



## Dézinguons la pitié

PAR ALEXANDRE JOLLIEN ILLUSTRATION SILKE WERZINGER

**O** E SOIR, J'AI JOUÉ LE PROVOCATEUR quand ma fille m'a demandé si je pensais à celles et ceux qui souffrent à travers le monde. Je lui ai dit tout net que c'était le cadet de mes soucis. Et lorsqu'elle m'a rétorqué qu'elle, elle y songeait souvent, à mon corps défendant et en avocat du diable appliqué

je lui ai répondu: «Et ça leur fait quoi que tu t'inquiètes pour eux? Ils s'en portent mieux au bout du compte?» Et un brin moralisateur, j'ai ajouté: «Et qu'est-ce que tu fais concrètement pour ces gens-là?»

Comment approchons-nous le malheur d'autrui? Comment accueillons-nous l'immense flot de mauvaises nouvelles qui nous envahissent jour après jour? Détalons-nous en courant, nous abrutissons-nous en regardant un film sans queue ni tête? Ou souffrons-nous de plus belle et vainement? Pour purifier l'âme, il faudrait y aller franco et oser déceler les sombres intentions tapies derrière les vernis sociaux. Le défi, c'est de réaliser que les bons sentiments ne suffisent pas toujours. Dans le cas qui nous occupe, par exemple, face aux catastrophes qui se déchaînent aux quatre coins de la planète, il est une foule de mécanismes de défense qu'il convient, pour être libre, d'abandonner. Ils finissent par former un écran de fumée qui nous empêche tout bonnement une saine, généreuse et féconde rela-

tion à l'autre. Certes, immédiatement, et presque instinctivement, la vue du malheur attendrit, fend le cœur même. J'aperçois à la télé des enfants mourir de faim, des innocents périr brutalement, des vieillards s'éteindre dans un isolement inouï, et ce spectacle m'afflige. Mais est-ce que j'agis pour autant? Suis-je mobilisé, grandi par ce «shoot de mal-être»? Ai-je réellement envie de m'engager pour un monde meilleur, de prêter main-forte à ceux qui se dépêtrent dans la détresse? Spinoza fait bien de distinguer la pitié de la compassion. Dans la première, c'est la tristesse qui prédomine. Celui qui se noie dans la misère me révèle que je peux moi aussi essayer un coup du sort et me casser la gueule, mais au fond, il ne m'intéresse pas tant que cela. Le «pauvre», le «malade», le «handicapé», l'«accidenté» ne fonctionne que comme un rappel anonyme du tragique de l'existence. Si je me laisse aller un peu, j'en arrive même à lui en vouloir de me tirer de mon sommeil, de mon confort tranquille. Dans la compassion, au contraire, c'est l'amour qui règne avant tout. Et la rencontre de celui qui traverse une épreuve réveille un engagement, une solidarité. Ma douleur, ma peine devant son infortune ne sont que secondaires. Elles viennent de ce que je l'aime vraiment.

Pis, la meilleure intention du monde ne m'empêche pas d'humilier mon prochain, de l'installer dans le rôle de victime, voire carrément d'inférieur, de raté, de minable, de celui que l'on plaint, pour au passage en profiter subtilement pour me rehausser moi qui console, qui reconforte les malheureux de tout poil. Basculer dans cette forme de condescendance c'est aussi, bien des fois, me mettre à la place de l'autre, quitte à nier violemment sa singularité. En somme, quand je commence à m'apitoyer sur l'état d'un enfant démembré par une mine antipersonnel, je me figure avoir la jambe bousillée, je cogite sur l'effet que ça ferait si cet accident dramatique m'était arrivé à moi ou à un de mes proches. Mais suis-je réellement touché, attendri, préoccupé par le sort de ce jeune inconnu qui passe au 20 h? Dans le discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Rousseau

**“ Le défi, c'est de réaliser que les BONS sentiments ne suffisent pas toujours ”**

écrit: «La pitié est un sentiment naturel qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir; c'est elle qui, dans l'état de Nature, tient lieu de Lois, de mœurs, et de vertu.»

Et si nous commençons par désamorcer l'éventuelle culpabilité, cette vague de tristesse, cet implacable fatalisme qui peut s'emparer de nous devant les malheurs qui s'abattent sans relâche sur le monde et nous demander comment, avec les forces du jour et joyeusement, contourner l'indifférence. ■

### ALEXANDRE JOLLIEN

A 40 ans, le philosophe valaisan a déjà publié de nombreux livres, avec un succès qui dépasse nos frontières. Si l'écrivain rencontre une telle adhésion, c'est sans doute parce qu'il touche, sans détour, le cœur. Sa chronique paraît toutes les trois semaines.